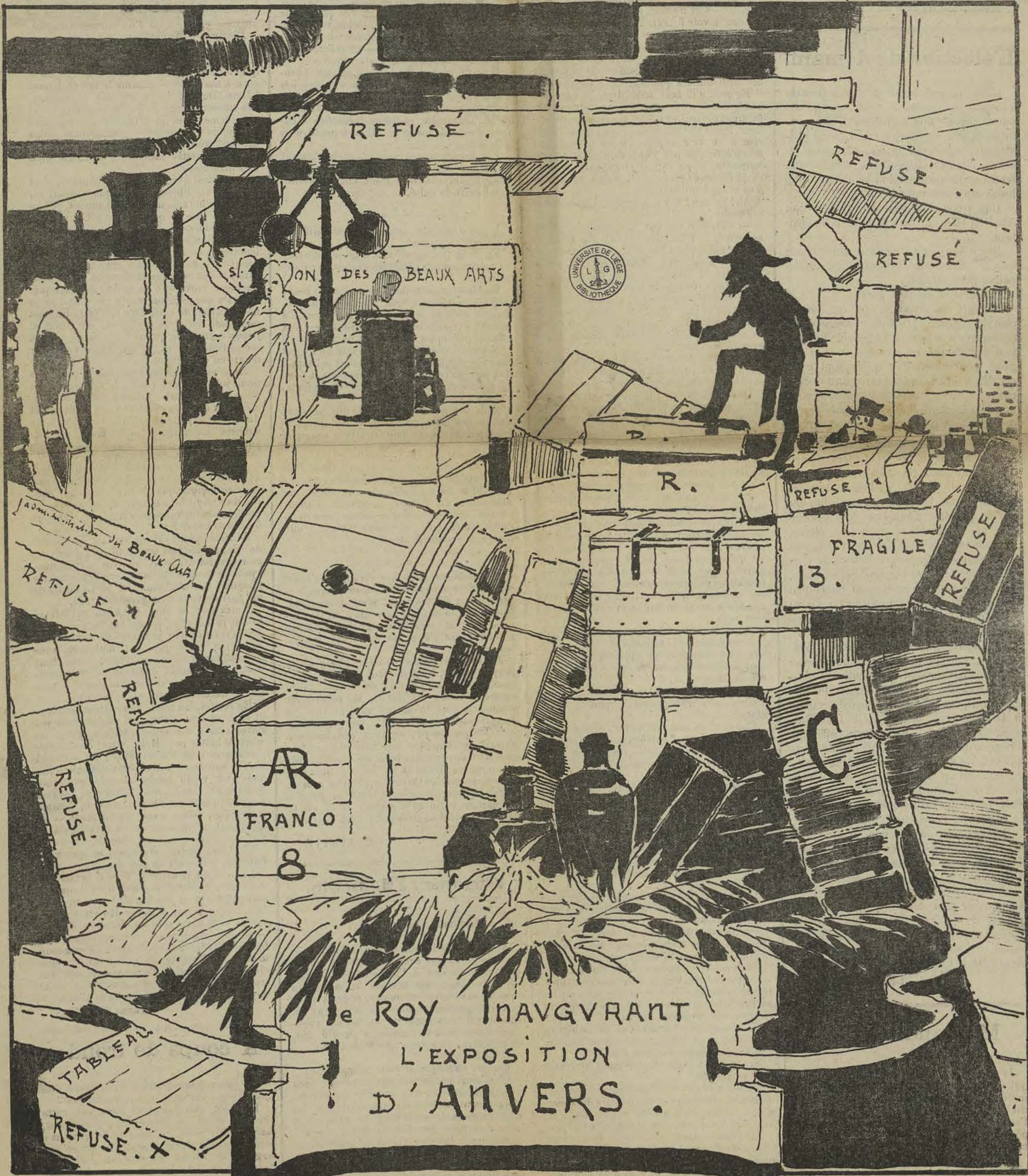


LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



Le ROY INAVGVRANT
L'EXPOSITION
D'ANVERS.

31859

ABONNEMENT :
Un an fr. 7 00
Franco par la Poste

Bureaux
12 - Rue de l'Étuve - 12
A LIÈGE
Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

ANNONCES :
La ligne fr. 50

RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne 1 00
Fait-divers 3 00

On traite à forfait.

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

Election provinciale du 17 mai

CANDIDAT RADICAL

HENRI PECLERS

Rédacteur en chef du "Frondeur"

L'élection de demain.

L'élection provinciale de dimanche aura à Liège une importance réelle, non qu'elle puisse amener une modification bien profonde dans la composition du Conseil provincial, mais parce qu'elle permettra au corps électoral liégeois de donner aux farceurs qui nous exploitent depuis trop longtemps, une verte leçon.

Une leçon aux doctrinaires, telle doit être, en effet, le caractère de cette élection.

Il y a dans cette élection autre chose qu'une affaire de sympathie ou d'antipathie personnelles.

La question est plus grave.

Il s'agit de savoir si, oui ou non, le clan doctrinaire, qui dirige l'Association, continuera à exercer à Liège une domination tyrannique et incontestée. Les liégeois doivent montrer qu'ils sont enfin décidés à lutter contre l'arrogance doctrinaire — au moins aussi tyrannique pour nous assurément que « l'arrogance sacerdotale » dont parlent si souvent M. Frère-Orban et ses gens.

Nous disons ceci aux électeurs :

Vous avez d'un côté la coterie doctrinaire dominant à l'Association prétendument libérale, et qui, au lieu de défendre le libéralisme, l'exploite à son profit; une coterie qui tache d'expulser de l'Association, au moyen d'une cotisation élevée, les habitants de Liège et des communes suburbaines, trop progressistes aux yeux de sa majesté Frère I^{er}; une clique, enfin, qui nous a procuré ce Conseil communal — dont la discussion du contrat du gaz va nous permettre d'admirer, une fois de plus, les brillants exercices.

De l'autre, vous avez un homme indépendant, par son caractère comme par sa position, qui promet de combattre sans relâche et de toutes ses forces, les farceurs qui, au Conseil provincial, comme à la Commune, comme à la Chambre, songent d'abord à faire leurs affaires: libéraux qui augmentent les impôts sous prétexte de soigner nos intérêts matériels, et qui, tout en injuriant les catholiques dans leurs discours, envoient leurs enfants dans les écoles catholiques.

Électeurs, choisissez!

Voulez-vous, oui ou non, montrer aux doctrinaires qu'ils ne peuvent plus traiter Liège en pays conquis par la dynastie Orban!

Si oui, votez pour M. Henri Peclers, et après avoir reçu cette leçon, les doctrinaires, si arrogants aujourd'hui, devront baisser pavillon et devenir ce qu'ils auraient toujours dû être: les mandataires de la ville de Liège, et non pas ses maîtres!

LE FRONDEUR.

Ma candidature.

Je sais beaucoup de gens, amis ou autres, qui, en apprenant que je me jetais personnellement dans la mêlée des partis — comme dit Vandenspeereboom — se sont écriés, avec l'accent du plus profond étonnement: Mais pourquoi, diable, M. Peclers pose-t-il sa candidature?

Je ne veux pas les faire languir après ma réponse.

Je pose ma candidature d'abord parce qu'il y a une élection. C'est même cette circonstance qui m'a décidé, et je crois bien que, sans elle, l'idée de solliciter les suffrages des électeurs ne me serait pas venue.

Ensuite, c'est parce qu'ayant souvent vu les progressistes les plus décidés se transformer subitement en doctrinaires dès qu'on les envoyait siéger dans les assemblées délibérantes, je ne serais pas fâché d'aller voir si, réellement, il est si difficile, lorsqu'on est élu, de garder ses convictions.

Enfin — et c'est là le motif principal — j'ai cru devoir fournir aux électeurs liégeois une occasion de donner une bonne leçon aux gros bonnets doctrinaires qui, en ce moment encore, sont en train de fourrer le doigt dans l'œil du Conseil communal, à une de ces profondeurs que la sonde n'atteint pas.

Et puis, s'il faut tout dire, je pose ma candidature parce que — sans être extrêmement prétentieux — il me semble, cependant, que le canton de Liège ne perdrait rien à se voir représenté au conseil par moi plutôt que par l'industriel Martyco ou Marcotty, je ne sais plus au juste, qui, de l'avis de ceux qui le connaissent, est mieux à sa place à son moulin!

Ah! je sais! il y a le grand, l'irrésistible argument.

— Clapette, disent une foule de bons bourgeois — très braves gens, du reste et qui ne me veulent pas autrement du mal — Clapette n'est pas un homme sérieux.

Et ils ont raison, ces bons bourgeois, je ne suis pas sérieux du tout.

Je vais même plus loin, il ne me plaît pas de l'être, et je me trouverais fort désolé si, brusquement, et s'en qu'il me fut possible de résister, je me trouvais affublé d'une gravité diplomatique.

Je ne me dissimule pas que cette gaieté que l'on me reproche avec tant de raison, est désastreuse pour moi, mais je m'obstine.

Que voulez-vous? je suis né comme cela et vingt ans de lecture du *Journal de Liège* n'ayant pu me faire changer, j'estime que c'est incurable!

Concitoyens, il semble monstrueux que l'on songe à envoyer siéger dans une assemblée délibérante un monsieur qui, non-seulement n'est pas grave, mais qui a parfois poussé l'audace jusqu'à parler de choses sérieuses sans être ennuyeux.

Comme le disait un jour quelqu'un — je ne sais plus trop qui — il y a des gens qui pensent que l'on ne peut avoir raison que lorsqu'on est froid, lourd, empesé et ennuyeux. Ces gens là sont ces politiciens franklinards ou doctrinaires, qui débitent des mensonges, des naïvetés et des lieux communs avec un air grave et se croient très forts.

Ceux-là, incontestablement, sont sérieux et l'on en fait très facilement des conseillers, des députés, ou même quand ils ne sont pas bons à autre chose — de simples substitués.

Seulement, si ces gens sont toujours sérieux, cela ne les empêche jamais d'être bêtes!

Car — il ne faut pas qu'on l'oublie — les dindons aussi sont extrêmement sérieux — et cependant ce sont des animaux peu intelligents, fort vaniteux et bons tout au plus à être truffés!

Le *Journal de Liège* aussi est sérieux — et lui n'est même pas bon à être truffé! Enfin, il n'y a pas jusqu'à M. Trasenster qui ne soit aussi généralement fort solennel.

Et malgré ces exemples, on n'en considère pas moins les gens graves comme les seuls capables, les seuls qui puissent dire des choses sensées et traiter des questions difficiles.

Il y a longtemps, d'ailleurs, que cela se passe ainsi. Cela date de l'époque où vivait un certain Caton.

Caton, philosophe de son état, était très sage et ses vertus, comme ses talents, brillaient du plus vif éclat.

Seulement, il était aussi très embêtant. Ce qui fait que certains de ses contemporains, pour faire croire qu'ils avaient les vertus et les talents de Caton, s'efforçaient d'être aussi embêtants que lui!

Ils réussissaient souvent et des imbéciles de l'époque se laissaient aisément prendre à la fausse sagesse des faux Catons.

Ces gens là sont morts, mais leur race s'est perpétuée.

C'est à elle que nous devons les hommes d'État doctrinaires et les lecteurs du *Journal de Liège*, êtres parfois roublards, souvent vides et niais — mais toujours sérieux.

Sans doute, les gens de cette espèce font trop généralement bien leur chemin pour qu'il ne soit pas très intelligent de se rallier à eux — surtout quand on pose sa candidature au conseil provincial — mais néanmoins je persiste dans mes errements.

Je continue à croire que ceux qui tiennent essentiellement à passer pour des gens sérieux sont ceux qui n'avaient aucune

chance de passer pour des hommes d'esprit.

Étant assez prétentieux pour vouloir courir cette dernière chance, je m'ancre obstinément dans ma gaité d'autrefois.

Toujours je m'efforcerais d'être solennel le moins souvent possible:

Ride si sapiis, dirai-je, si je voulais vous faire croire que j'ai lu Martial et que je suis fort en latin. Seulement, comme cela ne serait pas vrai, je me contente de recommander à mes lecteurs — et même à mes électeurs — de rire s'ils sont sages.

Quant à moi, je le déclare, je suis absolument décidé à ne faire aucune concession aux dindons: je ne deviendrai pas solennel. Tant pis si cela me fait perdre le suffrage de M. Trasenster et même beaucoup d'autres: j'entends rester gai. C'est à prendre ou à laisser.

Les électeurs sont prévenus et ils n'auront du moins rien à me reprocher si, après m'avoir élu, ils me pincet encore en flagrant délit de gaieté.

Il y a aussi ma profession qui chiffonne certaines personnes.

En Belgique, en effet, il n'est pas d'usage de confier les mandats politiques aux journalistes.

Bombarder subitement conseiller un brave homme de meunier qui, s'occupant honnêtement de son moulin et de ses sachs, n'a peut-être jamais eu le temps de songer aux affaires publiques, paraît tout naturel.

Nommer conseiller ou député un avocat sans cause, qui brigue un mandat politique, non pour le remplir, mais uniquement pour se mettre en vue, afin d'attirer des clients, c'est, ici, la règle générale!

Mais nommer un journaliste qui, pendant des années, s'est occupé de toutes les questions politiques et administratives soumises au *Journal de Liège*, cela paraît monstrueux.

Sur ce point encore, je ne puis céder et je ne promets pas, aux électeurs qui ne peuvent se faire à l'idée de voir siéger un journaliste au Conseil provincial, d'abandonner ma profession et de me faire charcutier, meunier, ou même avocat, afin d'obtenir leurs suffrages.

On trouvera peut-être étrange qu'étant candidat, je m'obstine à ne faire aucune concession aux électeurs qui m'en demandent.

Je sais que ce n'est pas ainsi, ordinairement, que les candidats agissent, mais je n'ai pas envie d'être un candidat comme les autres.

Je compte même pousser l'originalité jusqu'à rester, si je deviens conseiller provincial, ce que j'aurais été avant d'être revêtu d'aucun mandat et, me présentant comme radical, c'est en radical que je compte parler et agir au Conseil provincial.

C'est dire que je n'entends pas, lorsqu'il s'agira de défendre une idée juste, avoir plus de ménagements pour les doctrinaires que pour les cléricaux et que, si je suis élu, je compte agir au Conseil provincial comme je l'ai fait jusqu'à présent dans la presse, en mettant toujours le respect de la vérité et de la justice au dessus de tout esprit de parti.

CLAPETTE.

Lettre ouverte à M. Marcotty.

MON CHER CONCURRENT,

Vous êtes réellement né pour la politique. Sans doute comme vous l'avez dit et prouvé dimanche dernier à l'Association libérale — vous n'êtes pas orateur le moins du monde; sans vous calomnier, je crois pouvoir dire que vous n'êtes pas non plus un littérateur hors ligne ou un savant; seulement vous avez une heureuse qualité qui, en politique, remplace toutes les autres.

C'est le toupet!

Ça, par exemple, ne vous manque pas!

C'est ainsi que faisant, lundi dernier, dans un café de la ville, une tournée électorale, vous racontiez fort sérieusement que les vrais libéraux devaient venir en masse voter pour vous parce que j'étais, moi, l'allié des catholiques, qui viendraient en masse voter pour moi.

Mon pauvre Marcotty que vous avez eu tort de lever ce lièvre!

Je voulais être généreux et ne pas discuter votre personnalité, mais votre toupet me force à rompre le silence que je comptais garder.

Je suis l'allié des catholiques, dites-vous

— insinuant par là que je suis une sorte de cléricol déguisé.

Eh bien, et vous donc, mon pauvre Marcotty?

J'avoue que je n'aboie guère à la soutane, que la vue d'un curé ne me met pas en fureur et que je juge inutile de pousser des cris terribles quand il arrive qu'un curé se promène en rue orné d'un plumet exagéré.

J'estime, en effet, que des faits de ce genre ne prouvent rien ni pour ni contre la religion catholique et, bien que je ne fréquente pas l'église et que je n'invite pas le curé à ma table — comme le fait le député libéral Dupont — je connais, cependant, des curés qui sont de fort braves gens!

Seulement, si je n'injurie pas les curés et si je ne fais point — comme vous — des discours contre la calotte, j'ai du moins le mérite de mettre mes actes d'accord avec mes principes.

C'est ainsi que, étant libre-penseur, c'est toujours en libre-penseur que j'ai agi et, lorsque je me suis marié, notamment, je n'ai pas jugé devoir passer par l'Église. De même, je ne crois pas devoir — comme le libéral Charles Masson — illuminer mes fenêtres quand passe une procession quelconque. Enfin, si jusqu'à présent, je ne me suis pas fait enterrer civilement, c'est uniquement parce que l'occasion m'a manqué.

Notez que je ne me vante pas plus que je ne me cache, de cette façon d'agir. Elle est pour moi toute naturelle et, du reste, si j'étais catholique je le déclarerais avec la même franchise et je me ferais un devoir d'agir en catholique.

Mais vous, mon cher Marcotty, qui faites de si jolis discours contre le cléricisme et qui parlez, en termes amers, de ces infâmes cléricaux qui osent se dire « nos maîtres » et détruisent l'enseignement, l'excellent, le sublime enseignement de l'État, oseriez-vous dire à quelles écoles vos enfants mangent « le pain de la science »?

Eh non, vous n'oseriez pas le dire parce que vous devriez avouer que c'est dans une école catholique que les enfants du fier libéral Marcotty, le tombeur de la calotte, le rempart du libéralisme d'Angleur, ont reçu leur instruction!

Je vous l'ai dit, je ne voulais pas parler de cela, j'entendais être indulgent pour vous mais vraiment, vous et vos défenseurs, ayant le toupet de me représenter comme l'homme des cléricaux, ce serait bêtise de ma part de vous ménager davantage.

Notez que si vous étiez un catholique avoué je ne vous ferais nul reproche à ce sujet, mais ce que je trouve de vilain dans votre cas, c'est que, par ambition, vous dissimulez hypocritement votre cléricisme sous de bruyantes déclarations de libéralisme et — ce qui est plus grave — sous des accusations contre un adversaire.

En réalité, au fond, vous êtes catholique et vous agissez comme tel en envoyant vos enfants dans une école cléricale, et je ne vous en blâme pas. Mais, vous êtes ambileux, avec cela. Votre moulin ne suffisait plus à satisfaire votre dévorante activité, vous avez voulu briller dans la politique. Seulement, comme vous habitez un pays où il n'est guère possible de réussir comme catholique, vous avez adroitement — en attaquant publiquement les catholiques — fait croire que vous étiez libéral.

C'est très malin, Marcotty, ce que vous faites là, mais c'est un peu canaille.

Le procédé, il est vrai, vous a réussi lors des luttes locales d'Angleur, dont vous êtes sorti glorieux et triomphant comme Hercule; aujourd'hui, il pourrait bien tourner contre vous parce que les électeurs liégeois — si souvent dupés — commencent à être fatigués des farceurs politiques. Croyez-moi, mon cher Marcotty, ne parlez plus de mon cléricisme déguisé. Tenez-vous plutôt bien tranquille, soignez votre moulin et faites mes compliments aux Filles de la Croix.

HENRI PECLERS.

A coups de fronde.

Les gros bonnets de l'Association dite libérale sont furieux — et il y a de quoi!

Eux qui comptaient si bien que cette élection allait se passer tranquillement, sans lutte, c'est-à-dire sans qu'ils eussent à dépenser leur temps, leurs peines et leur argent, se voient aujourd'hui forcés de lutter, et de lutter ferme, comme s'il s'agissait d'une élection dont dépendrait le sort du pays.

Seulement, cette lutte, ils n'osent l'engager au grand jour, leur candidat n'étant pas de ceux qui puissent briller au soleil de la discussion.

De plus, ces pauvres doctrinaires sont incapables de rédiger une affiche ou une circulaire où il ne serait question ni d'arrogance sacerdotale, ni des partisans de l'obscurantisme.

Or, dans les circonstances actuelles, toutes ces jolies phrases ne peuvent servir.

Le gros président d'Andrimont n'oserait signer une circulaire où il serait dit que M. Peclers est un ami de l'arrogance sacerdotale, sans se faire accuser d'avoir apposé sur son cerveau le timbre qu'il aurait dû placer sur des bulletins électoraux, quand il présidait un bureau électoral.

Quant au camarade Charles Masson — l'homme aux bougies — sa conversion au libéralisme modéré est de trop fraîche date pour qu'il s'avise de chicaner notre rédacteur en chef sur des opinions progressistes, que l'ami Charles ne dédaignait pas d'affecter de partager quand il espérait encore devenir plus vite député comme progressiste que comme doctrinaire.

Parler du mérite personnel du candidat de l'Association, était peu facile avec un sujet aussi ingrat.

Que vouliez-vous qu'ils fissent les pauvres membres du comité ?

Ce qu'ils ont fait, se taire, mais agir dans l'ombre.

Mais du moins, ils agissent bien.

Les démarches personnelles ne sont épargnées nulle part. M. Marcotty a maigri de dix-sept kilos. M. d'Andrimont a perdu trois centimètres de ventre.

De plus une circulaire a été adressée à tous les libéraux influents, aux membres des comités libéraux de quartier, aux présidents des sociétés campagnardes pour les engager à user de toute leur influence et de faire des démarches personnelles en faveur de M. Marcotty.

Le Comité veut même bien dire — et faire semblant de croire — que M. Peclers est un candidat sympathique dont le triomphe est possible.

Bref, le comité doctrinaire affecte d'avoir peur afin de décider les grandes masses du corps électoral à s'ébranler en l'honneur d'un illustre inconnu comme M. Marcotty, afin de pouvoir écraser notre rédacteur en chef sous une énorme majorité doctrinaire.

Et après le succès du rempart d'Angleur, les bons doctrinaires ne manqueront pas de dire que les idées progressistes sont peu en faveur dans le corps électoral légeois et que le candidat radical a été battu, sans lutte, à une énorme majorité.

Nous rappelons au *Journal de Liège* et à la *Meuse* qu'ils ne doivent pas oublier d'annoncer, au dernier moment qu'à l'instant où ils mettent sous presse ils apprennent, de source certaine que les catholiques ont décidé de voter en masse pour M. Peclers.

Ce moyen, qui a déjà été employé aux dernières élections communales contre les candidats ouvriers — qui ont eu 500 voix, ce qui prouve que les catholiques n'ont pas voté pour eux — est un peu vieux mais, cependant, il peut encore réussir près de quelques imbéciles !

Dans le contrat soumis à la ville par la Société du gaz, celle-ci s'engage à faire peindre les réverbères, n'importe en quelle nuance, au choix de l'administration.

Nous n'avons pas besoin de cette déclaration pour savoir que la Société Urban nous en ferait toujours voir de toutes les couleurs.

Quant à l'administration, il est évident qu'elle fera passer les réverbères au bleu — comme notre argent !

Le *Journal de Liège* usant d'un bon vieux truc, bat le rappel de ses amis en annonçant que des catholiques voteront pour moi.

L'excellent *gaga* insinue ensuite que, sans cette circonstance, je n'aurais aucune chance et que, sans qu'il fut besoin de combattre ma candidature, je serai battu à plates coutures par Marcotty, le rempart d'Angleur.

Gaga est imprudent en parlant de la sorte.

Sans doute, je n'ai pas la prétention de me comparer à mon éminent concurrent.

Je n'ai pas comme lui lutté dans la presse pendant des années pour le succès des idées libérales ; je ne suis ni orateur ni administrateur.

Je ne suis, je l'avoue, qu'une grosse bête de meunier, sans talent, sans instruction. Je suis même un peu calotin.

Mais j'ai de l'argent !

Le *Journal de Liège* ne trouve-t-il pas que cette raison suffit pour que l'on me préfère à mon concurrent. H. P.

Boîte aux lettres.

Nous recevons la lettre suivante :
Monsieur le Rédacteur,

Je suis électeur, je suis libéral, et je fais partie de l'Association libérale de Liège. Néanmoins, je voterai pour M. Peclers, et je vais dire pourquoi.

L'Association libérale, en nous faisant promettre de voter pour ses candidats ou de nous abstenir, prend, de son côté, un engagement tacite : c'est de ne nous donner que des candidats libéraux.

Or, aujourd'hui, le candidat que nous offre l'Association et que nous ne pouvons blackbouler au pool, puisqu'il était seul, n'est pas un libéral, mais bien plutôt un calotin, avec la franchise en moins.

En effet, j'ai appris à la séance de dimanche dernier, à l'Association, que M. Marcotty, qui affecte d'être libéral parce qu'il n'aurait aucune chance d'être élu comme catholique, envoyait naguère ses enfants dans une école catholique. On aurait interpellé M. Marcotty sur ce point si quelques meneurs doctrinaires, connaissant le point faible de leur candidat, n'avaient agi de façon à terminer la séance en cinq minutes, avant que les membres de l'Association eussent le temps d'arriver.

Dans ces conditions, Monsieur le rédacteur, j'estime que les membres sincèrement libéraux de l'Association sont dégagés de leur promesse vis-à-vis d'un comité qui leur présente un pareil candidat.

Je le répète, l'Association libérale en nous faisant promettre de voter pour ses candidats, contracte l'engagement de ne nous présenter que des candidats libéraux.

Or, il se trouve aujourd'hui que le candidat de l'Association est, en réalité, plus calotin que libéral. Dans ces conditions, je me considère comme dégagé de ma promesse et je ne crois pas avoir le droit de contribuer par mon vote ou même par mon abstention à faire triompher un calotin déguisé, alors qu'il y a sur les rangs un autre candidat d'un libéralisme incontestable et accentué.

Recevez, etc.

UN ÉLECTEUR.

Membre de l'Association qui n'est plus libérale.

Nécrologie.

M. Wilmart, ancien rédacteur en chef du *National belge*, vient de succomber à la maladie qui le minait depuis longtemps.

Jules Wilmart avait mis au service de la démocratie belge, un talent hors ligne. Brillant écrivain, pamphlétaire étincelant de verve, Jules Wilmart était le cauchemar des repus doctrinaires. Sa perte sera vivement ressentie par toute la démocratie belge.

Si nous, qui avons vécu cote à cote avec lui, perdons un ami sûr, la démocratie belge perd son plus brillant défenseur et la Belgique son premier journaliste.

Le cas difficile.

I

Tranquillement assis au pied du perron de Tortoni, Jacques Blanc-Minot, notre ami le marseillais Féréol et moi, nous savourions en silence les tièdés d'un couchant encore hâtif qui glisse tout le long du boulevard l'or rouge de ses rayons allumant des émeraude, des rubis et des opales aux verres des consommateurs. Sept heures, à ce moment de l'année, est l'instant le plus délicieux dans ce coin vivant de Paris, pour les flâneurs, au moins, qui aiment les causeries vagues sous la toile des cafés. La chaussée offre le spectacle d'une activité qui meurt au jour pour se ranimer sous les becs de gaz groupés en constellations. L'haleine des hâles roulés par charrettes et qu'un jour entier de promenade a cruellement alanguis se fait plus pénétrante, débouchant des rues avec le bruit des voitures qui s'éteint sur le pavage en bois. Tout cela est citadin en diable, affreusement dénué de poésie naturelle, artificiel comme un drame de M. Sardou, mais vivant et d'un charme indicible. Peut-être en trouverait-on le secret dans ce grand mouvement léminin qui mêle alors sur le trottoir, les bourgeoises attardées allant rejoindre le rôn conjugal, les petites artistes dénuées de calèches gagnant leur théâtre lointain et les frôleuses de profession courant après le dîner problématique d'un lycéen en retenue ou d'un mexicain fantaisiste. Tout cela se croise, semble se poursuivre, marche parallèlement sans se connaître, avec un grand frolement de jupes, dans un mélange de parfums traversant les brises chaudes, sous le frémissement des feuilles tièdes et qu'avril achève à peine d'ouvrir.

Nous étions donc, comme notre aïeul le doux Panurge, « en contemplation véhémement », sans grande pensée dans le cerveau, végétatif accidentellement comme les arbres en pleine poussée, quand un grand éclat de rire immédiatement contagieux et innombrable nous força à sortir des nuages de la méditation. Nos voisins bien élevés, se contentaient de se tenir les côtes. Mais tout autour, mécréants et voyous, vendeurs de canards et marchand de chaînes à dix sous, s'esclaffaient brusquement, avec des clameurs de mauvais goût, des cris de bêtes tout naturel à leur gosier des gestes indélicats. Sujet de cet émoi : une pauvre dame dont la robe s'était accrochée à une de ces armatures de fer qui défendent le pied de nos platanes rachitiques violemment déchirée au moment où elle montait, rapide, en voiture, si bien qu'on lui voyait, à nu ou peu s'en faut, tout le tour des cuisses, une apparition de chair rose dans le brouhaha du linge éffarouché.

— Mon Dieu, que le populaire est dégoutant et discourtois ! ne put s'empêcher de s'écrier Jacques.

Nous fûmes tous de son avis.

II

— Au fait, reprit-il, après un moment de réflexion, c'est toujours une chose fort gênante que de se trouver vis-à-vis d'une femme qu'on surprend dans un déshabillé qu'elle ne méditait pas. Autant l'attitude à prendre est simple quand elle vous attend dans cette tenue familière ; autant elle est embarrassante quand cette bonne fortune relative est improvisée par le hasard.

— Il suffit d'un peu de présence d'esprit, dit hardiment Féréol, de son plus délicieux accent méditerranéen.

— Ce n'est pas si simple que vous l'imaginez, poursuivit Jacques. J'ai, dans cet ordre d'idées, une mésaventure à mon actif qui prouve qu'un excès de bonne éducation n'y trouve pas toujours son compte.

— Voyons l'histoire ?

— Oh ! la plus simple du monde ! J'étais en villégiature chez mon ami le baron des Engrumelles, dans sa superbe propriété de la Tourette. Mme des Engrumelles est une des plus belles personnes que je connaisse, mais d'un caractère un peu revêche, très fière de sa nouvelle splendeur. Car il n'est pas donné de rencontrer souvent un visage aussi noblement modelé qu'encadre une aussi magnifique chevelure, une vraie toison d'or pâle, grande et moutonnante à la fois, un ruissellement de lumière. L'expression hautaine de son regard, l'accent ironique de sa bouche finement relevée aux coins, l'imperceptible et continuelle palpitation de ses narines roses et transparentes, tout dit en elle sa race et est empreint d'un charme impérieux. Elle m'intimidait considérablement ; mais le malaise visible et respectueux où me mettait la majesté de sa personne ne semblait pas autrement lui déplaire. Pour me gêner davantage encore, cet animal de Des Engrumelles faisait semblant d'être jaloux de moi. Au demeurant, nous faisons un trio bien innocent et très bête.

Je ne connaissais pas trop bien le château. Un matin qu'il pleuvait, vers dix heures, très découvert, l'idée me vint de le parcourir. La bibliothèque du baron donnait sur une pièce que je n'avais jamais ouverte. Je poussai machinalement la porte. Un petit cri résonna au grincement de celle-ci. J'avais pénétré dans une salle de bain, juste au moment où madame la baronne mettait son premier pied dans la baignoire. Bien qu'elle me tournât le dos... un dos magnifique... elle m'avait vu, grâce à une glace posée contre le mur au dessus des robinets.

— Madame, m'écriai-je, veuillez croire que si j'avais pensé vous voir dans cet état, je n'aurais jamais...

— Eh bien ! fit-elle d'un ton glaciale-ment vexé, vous êtes poli !

Tel conclut Féréol en éclatant de rire.

III

— Moi, dit Blanc-Minot, je n'eus pas beaucoup plus de chance dans une situation analogue.

— Manque de présence d'esprit ! continua le marseillais.

— Voyons ton cas, continuai-je.

— Moi, ce n'était pas à la campagne, dit le narrateur, mais à Paris, dans le meilleur monde, à un bal d'ambassade. Mais ce qui fait mon aventure bien autrement cruelle c'est que j'étais fort amoureux au fond de la dame que je désobigeai par une maladresse du destin. Et qui n'eût pas aimé Madame Bonassieux ! Une brune, celle-là, une brune adorable, pas régulièrement belle, mais si mignonne ! Elle portait ce que Baudelaire nous a si bien « un casque parfumé », ses cheveux d'un noir démoniaque se retroussant lourds et anneaux en volutes profondes à la nuque, pour surplomber le front de leur masse aux métalliques reflets. Elle avait, avec cela, de jolis yeux couleur d'ardoise, un mat délicieusement maladif, une bouche petite qui s'ouvrait sur un éclair de nacre. Bien prise dans sa taille, d'une élégance suprême, avec ses mains d'enfants et des pieds d'enfants, un ensemble délicat mais exquis et des reliefs à peine accusés mais néanmoins plein de promesses ! Je n'allais à cette ennuyeuse soirée officielle que pour elle. Rien ne m'eût pu distraire ; ni les phénoménales aneries que débitaient autour de moi les grands cacatoès de la politique ; ni les afféteries des Académiciens venus pour montrer là leur premier habit vert ; ni les marivaudages imbéciles de godolureaux ; ni le sillage des domestiques en mollets promenant des rafraîchissements dans cette foule constellée d'ordres étranges. Enfin elle parut ! Et son premier regard fut visiblement pour moi... Un instant après j'aurais perdu sa trace si un jeu de glaces ne me l'eût montrée entrant dans un petit salon dont la portière se referma sur la blancheur entrevue de ses épaules, sa robe légèrement montante n'en laissant voir que fort peu.

Impatient de ne la point voir revenir, je pris le même chemin. Ce salon conduisait dans un autre moins éclairé encore, et complètement vide, le bout des appartements où aucun invité ne pénétrait, la musique et la bombance étant à l'autre bout. J'avancai et faillis tomber à la renverse en apercevant Madame Bonassieux qui, blottie derrière une large console, se disposait à remettre un corset qu'elle venait de dénouer probablement. Sa chemise seule et très basse flottait autour de son torse éburné...

— Ah ! madame, m'écriai-je, que je suis heureux !

Elle se retourna vivement et m'appliqua une giffe en m'appelant misérable.

— Tê ! fit Féréol en éclatant de nouveau.

— Voilà qui est étrange ! dit Jacques.

— J'avais oublié de vous dire, poursuivit Blanc-Minot, que sur le marbre de la console étaient posés les deux nénés de ma bien-aimée, deux jolis nénés en crin bombé et qu'elle s'appretait sans doute à remettre en place avant de réintégrer le séjour de la danse et des sandwiches.

IV

— A mon tour, dit le marseillais Féréol, et vous allez voir comment ze me tire de tout, grâce à ma présence d'esprit. Il y a juste deux jours, ze vais ce mon ami Cascamille qui reste cour Belzunce au premier de la maison à droite. Z'enfile le corridor et z'arrive au premier devant la porte de Cascamille.

Ze frappe : Pan ! Pan ! Pan !

Personne ne répond. Naturellement z'entre.

Cers amis, qu'est-ce que ze vois !

Madame Cascamille qui était en train de changer de chemise. Et l'instant était strememamm critique. Car l'ancienne chemise était déjà par terre et la nouvelle chemise était encore en l'air. Elle m'en montrait un !!!

Vous zugez la confusion de la pôvre femme ! Mais moi ze ne perds jamais la tête. Ze lui dis : Pardoun, c'est bien à Mociou Cascamille que z'ai l'honneur de parler ?

ARMAND SYLVESTRE.

Théâtre Royal de Liège

Direction M. VERELLEN.

Bureau à 7 1/2 h. — Rideau à 8 0/0 h.

Lundi 18 mai 1885, une seule représentation donnée par les artistes du théâtre des Nouveautés de Paris, MM. Brasseur, Berthelier, Albert Brasseur, M^{lles} J. Darcourt, Mily-Meyer, d'Escorval : *La Cantinière*, vaudeville en 3 actes, par MM. Paul Burani et Félix Ribeyre, musique de Robert Planquette.

Babyas, MM. Brasseur. — Rastagnac, Berthelier. — Peninot, A. Brasseur. — Bernard, Laurent. — Théophile, Schmidt. — Bricard, Blanche. — Théodore, Dubois. — Simon, Graux. — L'Apollon, Prosper. — Ludovic, Larue. — Victoire, M^{lles} Darcourt. — Nichette, Mily-Meyer. — Alcandora, d'Escorval. — Musardin, Varennes. — Méteilla, Marce le. — Mirzette, Braillet. — Pousse-Caillet, Lerie. — Grande-Sol, Mariana. — Solange, Eva. — Enfant de troupe, Fernande. — Soldats, promeneurs, saltimbanques.

Prix des places ordinaires.

Le bureau de location est ouvert à partir de ce jour.

Ville de Liège. --- Casino Grétry

Direction de M. A. Albery.

Bureau à 7 1/2 h. — Rideau à 8 1/2 h.

Samedi 16, dimanche 17 et lundi 18 mai

Trois représentations du grand succès actuel de Paris et de Bruxelles, données par la troupe du Théâtre Molière, de Bruxelles. Par traité spécial et privilège absolu de l'auteur : *Le Prince Zilah*, comédie en 4 actes et 1 prologue, par M. Jules Claretie, avec le concours de M^{lles} Murat, dans le rôle de Tizza et Marsa ; MM. Pierre Manin, Chollet et Moreau, dans ceux du Prince Zilah, Michel Menko et du comte Varhély.

Pour la distribution et les détails, voir l'affiche. N.B. — Pendant ces trois représentations, il ne sera pas permis de fumer dans la salle de spectacle. Premières 3 fr., secondes 2 fr., galerie 1 fr. En location 15 centimes en sus. Pour la location, s'adresser tous les jours au Casino, de 11 à 4 heures.

Allez voir les étalages de chaussures pour hommes et pour dames à 12 50 de la *Grande Maison de Parapluies*, 48, rue Léopold, coin de la place Saint-Lambert. Aussi peu connaisseur que vous soyez, vous conviendrez que jamais à Liège ni ailleurs, vous n'avez vu vendre des chaussures aussi belles et aussi solides à un prix aussi extraordinairement bon marché.

A LOUER à proximité de la gare de Longdoz, deux Maisons de porte cochère, l'une avec jardin, écurie et remise, et l'autre avec jardin, grand atelier planchéé de 140 mètres carrés, plus grande Maison avec grand jardin, écurie, remise, sise quai Mativa, 37. S'adresser quai Mativa, 33.

RASSENFOSSE-BROUET

26, rue Vinave-d'Ile, 26

Services de table. — Nouveautés. — Orfèvrerie Christoffe.

Gros lot de 30,000 fr.

TIRAGE DU 20 MAI 1885.

BRUXELLES 1874

6 tirages par an. Ces titres sont vendus : par 12 versements mensuels de fr. 10-15 ou 24 versements mensuels de fr. 5-40.

L'acheteur, dès son premier versement, a droit à tous les tirages ainsi qu'aux coupons d'intérêts échéant pendant toute la durée de son contrat. Il reçoit gratuitement chaque mois les listes de tous les tirages. Les quittances mensuelles sont encaissées chez lui sans aucun frais.

Achats et ventes de lots de villes, billets et monnaies étrangères au meilleurs cours, escompte de coupons, ordre de bourse, etc. Prêt sur dépôt d'actions et d'obligations.

D. LATOUR-DEPAS, Changeur

1, place Verte, 1, joignant le Louvre.

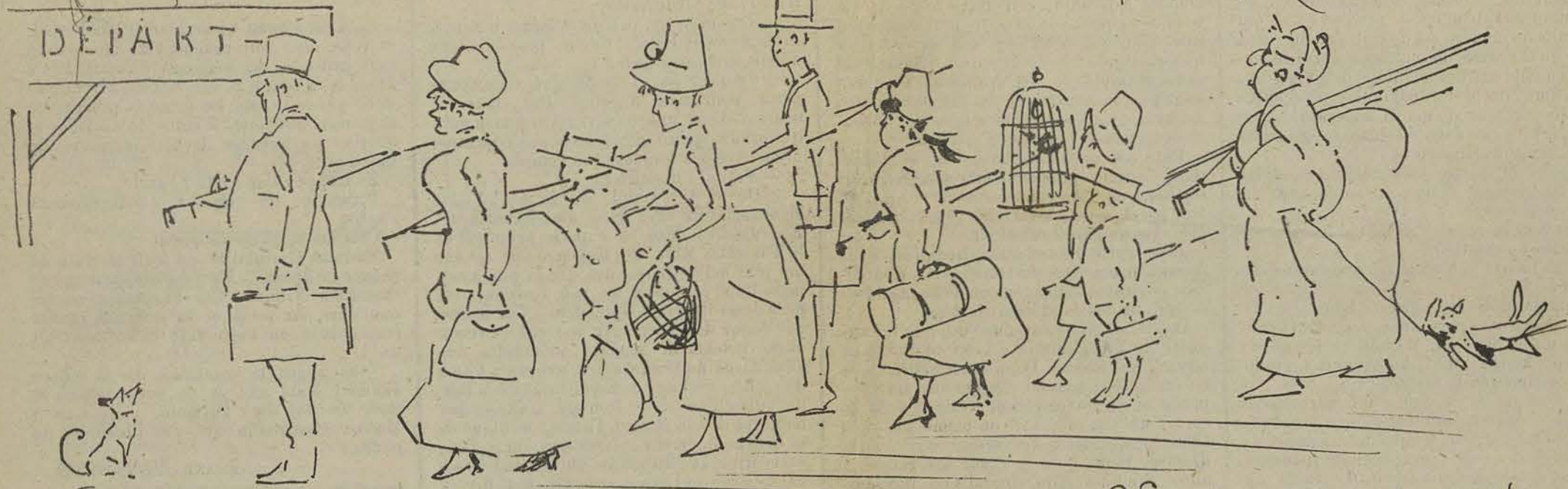
ANTIQUITES

L. Kervyser, sculpteur, rue Mont-St-Martin, 54, Liège. Spécialités des réparations et transformations des meubles antiques.



DÉSERTION

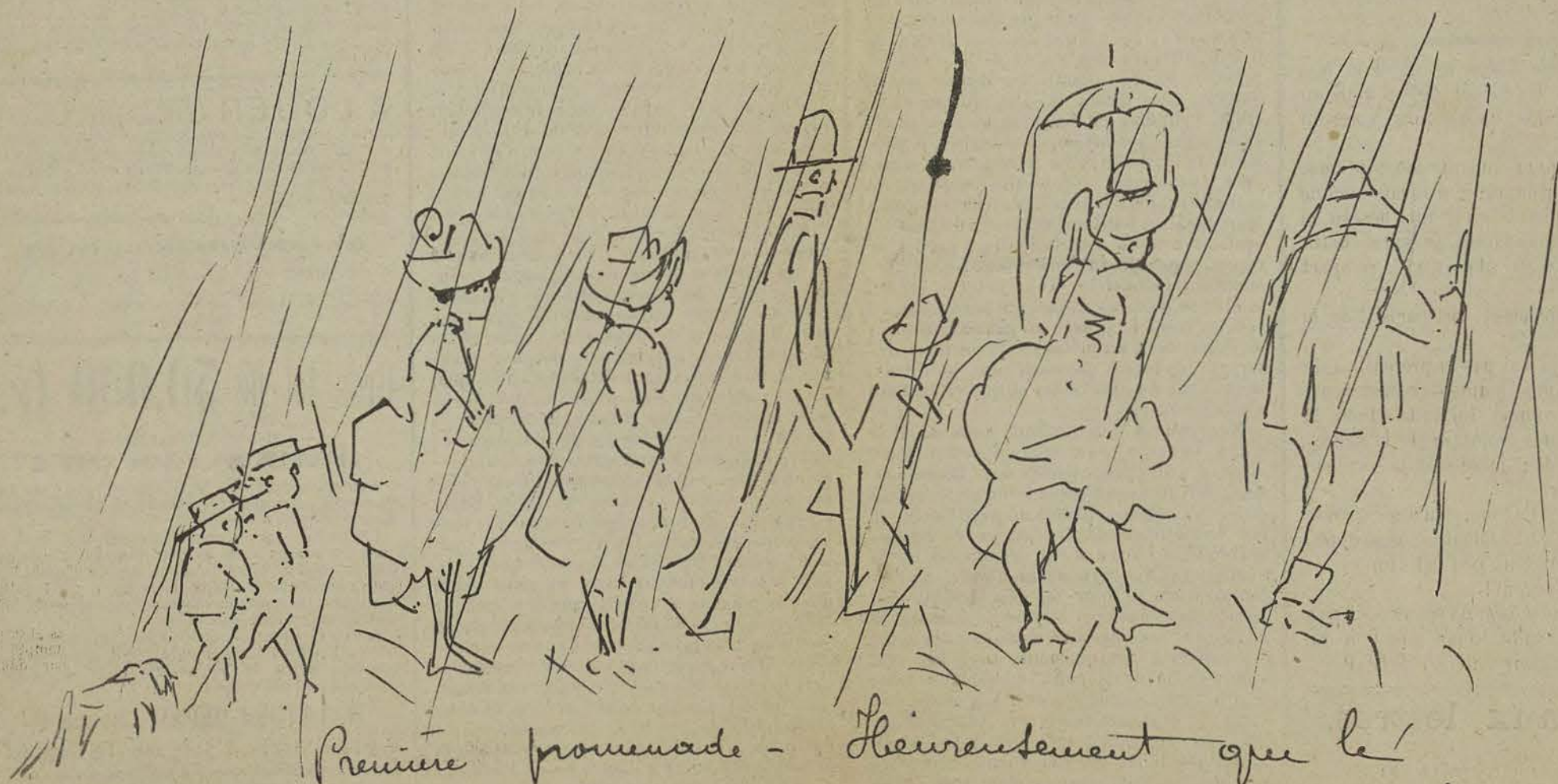
OU LE DÉPART POUR LA CAMPAGNE



La famille au grand complet = Le départ = Adieu Siège - reine des cités etc... etc..



Première nuit - invitation des p.... - Que de sang versé !



Première promenade - Heureusement que le temps se maintient !

(A SUIVRE...)